

The book cover features a vertical background of alternating light and dark blue stripes. A black silhouette of a watchtower with a ladder and a small figure inside is positioned on the right side. A square window in the upper right corner shows a white cloud against a blue sky, with barbed wire appearing to be torn through it. A single strand of barbed wire runs horizontally across the top and bottom of the cover, framing the central text.

Marcel DEJEAN

**AVOIR 20 ANS
DANS LES
CAMPS
NAZIS**

**Des Vosges à
Flossenbürg
par Dachau
Auschwitz
et autres**

MÉMOIRES D'HOMMES

AVOIR VINGT ANS DANS LES CAMPS NAZIS

Ce récit, rédigé à 20 ans en 1945, avant d'avoir pu reprendre la moindre activité, et donc avec une mémoire intacte, fraîche et claire, voulait, sans idée d'être édité, ne pas oublier ce qu'il croyait hors du commun, afin de s'en souvenir, et de pouvoir le transmettre à ses futurs enfants quand ils auraient 20 ans.

Son idée était de raconter sans littérature ni lyrisme, au jour le jour, ce qu'il avait vu, éprouvé, découvert, sans cacher ce qu'il n'avait pas voulu croire tant qu'il ne l'avait pas constaté, ni ce qu'avaient été ses propres faiblesses dans ce monde impitoyable où il fallait avoir une foi insensée et une chance extraordinaire pour survivre, ce qui a créé une gêne d'être revenu, alors que tant sont morts. Il était dès cette époque peu satisfait par la littérature sur les camps, sauf quand il s'agissait d'ouvrages exposant de façon sérieuse et critique le système concentrationnaire et ses diverses victimes.

Lui ne souhaitait rien d'autre que de décrire son expérience de la vie quotidienne dans des camps célèbres comme Dachau et Auschwitz, mais aussi d'autres qui le sont moins, comme du calvaire de la longue et meurtrière évacuation d'un camp de Juifs satellite d'Auschwitz, et de l'expérience du retour dans une France qui n'était pas celle dont il avait rêvé. A l'époque déjà, ceux qui n'y avaient pas été en savaient plus que nous.

Il est conscient de n'être qu'une voix et une histoire particulière parmi des centaines de millions d'autres vécues par ceux qui ont souffert des utopies inhumaines du XX^{ème} Siècle tout comme des hommes et des femmes qui les ont mises en œuvre. Parce que les victimes n'ont pu que rarement s'exprimer, et que trop en ont fait commerce, il a admis que son récit ne reste pas totalement inconnu.

Marcel Dejean qui avait repris son nom de Dolmaire à Flossenbürg sous le numéro 48.302, a réussi en 1948 dans un bon rang le concours de L'Ecole Nationale (d'Administration) de la France d'outre-mer, ENFOM, à laquelle il se destinait.

Cela l'a entraîné à des études imprévues chez des Indiens en 1950 au Mexique où il est arrivé par les États-unis qu'il a découvert à cette occasion. Il a rencontré alors une réfugiée française qu'il a épousée, puis ils sont partis en Haute-Volta (Burkina-Faso) et au Niger jusqu'aux indépendances en 1960 pour y apprendre et y exercer son métier d'Administrateur. Par la suite il a connu, avec des activités diverses essentiellement axées sur le développement, la formation et l'économie, le Togo, le Bénin, le Tchad, la République Centrafricaine, l'Algérie, le Sénégal, Madagascar. Il a séjourné assez longtemps en Guadeloupe, au Brésil, au Zaïre, avant de revenir en France en 1976 dans un organisme de Coopération ferroviaire. Il a été mis à la retraite en 1985, sans rester inactif pour autant.

Avec son épouse rencontrée au Mexique ils ont eu quatre enfants dont deux nés en Afrique.

ISBN : 2-84367-014-4

Prix : 25 €

AVANT-PROPOS

Le récit qui suit n'a pas été écrit pour être publié.

Il a été rédigé dans les mois qui ont suivi mon retour en 1945, après les deux premiers pendant lesquels j'ai dormi vingt heures par jour. Je l'ai écrit à partir du 9 août, au début en partie du fond du lit où je récupérais les trente-six kilos qui me manquaient tout en soignant diverses maladies et déficiences, dont la plus spectaculaire pour moi était de ne pas pouvoir boire sans que, dans les minutes qui suivaient, mes chevilles ne gonflent de tout le liquide avalé. A la même époque, je tenais mal sur mes jambes, ma main gauche était inutilisable, me gênait même, et mes poumons se portaient mal. On ne savait pas très bien nous soigner, les médecins étaient débordés, les hôpitaux surchargés, les médicaments manquaient. A l'hôpital militaire d'Épinal où j'ai passé quelques jours dans un lit installé dans le couloir à cause de l'encombrement, les médecins militaires m'ont conseillé : « *Si tes parents peuvent s'occuper de toi, retourne avec eux plutôt que de crever ici* ». Ce qui a été fait malgré de nombreuses difficultés, notamment à cause du rationnement de ce qu'on appelait pudiquement le ravitaillement, toujours limité par les cartes dites, justement, de rationnement. On m'a soigné en me laissant me reposer, avec quelques piqûres de calcium, sans plus. Ca a été long, pénible, et quelquefois décourageant, pour ceux qui m'entouraient comme pour moi.

Ce récit, je tenais à l'écrire avec trois objectifs précis :

- ne pas oublier,
- se souvenir,
- être prêt pour que dans l'avenir, les enfants, que j'espérais avoir, puissent le lire quand ils auraient eux-mêmes vingt ans, afin qu'ils sachent comment des envahisseurs qui nous avaient ravi notre liberté et que nous combattions pour cela, véhiculaient en réalité une idéologie totalitaire qu'il avait fallu combattre sans tout en connaître, et ce que cette idéologie avait pu entraîner de drames, de cruautés, et de morts.

Le premier objectif a été pleinement atteint en ce sens que lorsque j'ai relu ce texte pour la première fois vingt ans après, j'y ai retrouvé des faits qui étaient complètement sortis de ma mémoire, et qui même, à certains égards, m'étaient devenus étrangers. J'avais en partie oublié ce qui s'était réellement passé et comment j'étais moi-même à l'époque. Je mesurais ainsi tous les risques que j'aurais pris si j'avais raconté ce dont je croyais me souvenir sans l'avoir rapidement noté à mon retour.

Se souvenir, second objectif, me paraît l'aspect actif si l'on peut dire, du non-oubli. Ne pas oublier c'est garder l'enregistrement des faits, des sentiments, des impressions. Se souvenir, c'est pour moi méditer sur eux, pour en tirer des enseignements, et ne pas affabuler. J'ai médité, mais évité d'en faire trop part par crainte de lasser avec l'histoire d'un passé révolu, sans convaincre pour autant des hommes et des femmes qui ne veulent pas connaître la réalité de l'homme sorti de son confort matériel, intellectuel, et moral. Je ne voulais pas non plus risquer de me laisser aller à la facilité qui consiste à magnifier un passé peu à peu transformé, en omettant d'en tirer les vraies leçons, et en se préparant ainsi à perdre les batailles de l'avenir. Je voulais enfin éviter ce que la psychanalyse appelle une fixation, comme je l'ai appris beaucoup plus tard, mais que je soupçonnais d'instinct.

Toutefois, je tentais de me souvenir dans les périodes difficiles dont j'ai eu ma part, qu'il ne sert à rien de se crispier ou de s'obnubiler sur les difficultés du jour. L'une des leçons des camps, en effet, c'est de ne pas donner aux faits immédiats plus d'importance qu'ils n'en ont, c'est d'essayer de se décontracter en attendant ou en tentant de provoquer une amélioration, car l'homme a des capacités d'adaptation qu'il ne soupçonne pas s'il ne les a pas expérimentées. C'est aussi de savoir que pendant nos petits ou nos grands malheurs la terre continue à tourner, avec ou sans nous, et également que dans le ciel le plus noir peut apparaître une éclaircie miraculeuse et une main secourable.

En revanche, j'osais moins demander l'aide du Père Éternel car les motifs m'en paraissaient toujours mesquins à côté de ce que j'avais eu à demander à vingt ans. Mais le louer me paraissait en revanche un devoir permanent de réalisme et de reconnaissance. Avec en même temps une interrogation lancinante : Le

Sens ? L'un meurt à 17 ans sans avoir vécu, au milieu de milliers et de millions d'autres d'âges divers, sacrifié à son idéal d'une part, à la folie des hommes d'autre part. L'autre vit, et doit affronter les joies comme les épreuves de la vie, avant de devoir, quand ce sera l'heure, finir plus ou moins diminué. Pourquoi ? Avec une autre interrogation : comment transmettre ce que la vie, l'éducation, l'expérience, la souffrance, l'étude, la réflexion, et la foi vous ont appris, sans pour autant se scléroser dans le passé ?

Car je restais suffisamment marqué par mon retour au réel pour constater que tout ce qui était arrivé à notre pays comme aux pays d'Europe et d'ailleurs, par suite de nos erreurs passées, ne nous avait rien appris, ni sur la nature humaine, ni sur sa condition, et que cela se perpétuait jusqu'à aujourd'hui : des aveugles continuent à vouloir guider d'autres aveugles, sans doute parce que comme le constatait déjà Isaïe, « *l'homme évite de voir, d'entendre, et de comprendre, par crainte de devoir changer de comportement* ». Les utopies totalitaires : communistes, nazies, racistes, impérialistes, naturalistes ou, au contraire, démocratiques sans règles, font toujours rêver le plus grand nombre, encouragé par des minorités séductrices ou fanatiques sans scrupules ni vraie réflexion, avec le soutien d'intellectuels incurablement myopes, et aussi hélas, trop souvent, avec celui d'autorités religieuses fascinées par le pouvoir ou obsédées par une Terre Promise ou par le péché.

Le troisième objectif, lui, n'a pas été réalisé du tout : mes enfants n'ont pas connu ce témoignage à 20 ans, mais beaucoup plus tard.

Quand mon premier fils a eu vingt ans, après vingt sept ans sans guerre sur le sol métropolitain, mes enfants nés en France ou en Afrique, ayant vécu aux Antilles, un peu en France autour de 68 et au Brésil, étaient ceux des *trente glorieuses*, époque à la fin de laquelle les experts les plus écoutés affirmaient sentencieusement que les crises appartenaient à une époque révolue. Cette génération, gâtée par rapport à nous sans le savoir, ne réagissait plus du tout comme nous. Peut-être parce que, si en 1945 beaucoup de jeunes de vingt ans pouvaient estimer, après quatre années d'occupation allemande et de difficultés pour tous,

auxquels s'ajoutaient pour quelques-uns, des combats, de la résistance et des souffrances particulières, que le monde qui s'offrait à eux, ils l'avaient conquis, et plus ou moins mérité, ceux de 1968 ou de la crise du pétrole, ne voyaient du monde dont ils avaient hérité que les contraintes et les défauts. Ce monde n'était de toutes façons pas le leur. Ils voulaient, comme tous ceux qui les ont précédés, et avec la même imprudence, en inventer un nouveau, sans souci des leçons de l'histoire auxquelles les hommes essayent toujours d'échapper, et dont la principale constate la perte de leurs libertés et de leur dignité lorsqu'ils refusent d'ouvrir les yeux et de prendre leurs responsabilités avec discernement. Discernement que l'homme cherche depuis qu'il existe, mais peu dans sa jeunesse, sans savoir ni où, ni avec qui l'apprendre de manière convaincante et certaine.

Je doutais donc de pouvoir me faire entendre. J'avais été fait prisonnier, ce qui n'est guère glorieux ; puis j'avais souffert, ce qu'il n'est pas agréable de raconter ni d'écouter ; et par-dessus tout, j'avais honte de devoir avouer que mon bel idéal avait été sérieusement mis à mal dans les luttes quotidiennes pour survivre dans un milieu sans pitié. Enfin j'avais constaté que je résistais mal à certaines souffrances physiques depuis que j'avais retrouvé toute ma sensibilité. Je n'ai donc pas osé leur faire connaître ce mélange de dépassements et de sauvagerie, condition quotidienne des camps, que j'avais observé et éprouvé, et dont je ne me sentais plus tellement digne, après avoir pourtant appris que l'on survit en faisant un pas de plus, puis un autre, puis un troisième et un autre, et cela indéfiniment, en refusant d'admettre que le prochain sera le dernier.

Aujourd'hui, en 1998, parce qu'il y a un procès¹ qui nous ramène à l'Occupation, et, semble-t-il, un intérêt sincère de beaucoup de jeunes pour une période difficile de l'histoire de France ; parce qu'aussi ces mêmes jeunes n'ont plus l'avenir assuré auquel ils croyaient avoir droit il y a encore quelques années, ce qui les amène à douter de tout, je prends le risque de rappeler des faits et des réactions vécus par un jeune comme eux, il y a un demi-siècle, alors que tout allait mal pour beaucoup d'hommes et de femmes dans le monde.

¹ Papon.

Écrit sans retouches autres que de forme à quelques détails près, ce récit peut ne pas être adapté au langage d'aujourd'hui d'une part, et d'autre part, il laisse apparaître des obsessions difficiles à ressentir dans notre société de gaspillages, de *bouffes* et de régimes amaigrissants. Ainsi celle de manger. Je ne dis pas de se nourrir, mais de manger, manger, manger, parce que l'on a faim, que cela vous tenaille le jour et la nuit, pendant des semaines, des mois ou des années pour certains, et que pour assouvir cette faim obsessionnelle, animale, sauvage, beaucoup étaient prêts à tout : les hommes s'entretuaient.

J'ai eu vingt ans et j'ai observé ce qui m'entourait comme moi-même sans indulgence, et sans doute aussi sans recul, ainsi que le font nos enfants et petits enfants aujourd'hui. Peut-être peut-on toutefois se demander si, par rapport à nos enfants et petits-enfants, ceux d'hier, non contents d'être sans pitié pour ce qu'ils voyaient et entendaient, l'étaient aussi pour eux-mêmes. Rentré de ce que l'on a appelé *l'enfer*, je ne m'étonnais pas, à peine un an plus tard, et personne ne s'étonnait, que l'on me punisse au lycée d'une *colle* pour *absence en gymnastique que je séchais* pour rattraper deux années d'études perdues ; pas plus que, après que le proviseur ait fait sauter cette colle qui était montée à six heures, il m'eût dit : « *Il faudrait quand même donner l'exemple !* »

Et puisque le proviseur a voulu me donner une leçon, si une seule devrait être retenue de ce récit, c'est que ceux qui ont survécu n'avaient jamais perdu l'espérance dans la vie terrestre ou dans la VIE ÉTERNELLE et, pour certains dans l'une et dans l'autre.

Janvier 1998